

Un grand entretien avec Philippe de Villiers



— Vous avez écrit *Le roman de Charette, qui était un roman de résistance, avec votre Saint Louis, avez-vous écrit un roman de gouvernance ?*

— Oui. C'est à la fois un manuel de gouvernance et un retour vers la source primordiale où allait boire l'Occident lorsque, croyant en lui, il se construisait sans se mépriser : la source primordiale de la France de saint Louis à Charette. Lorsque Louis XVI, accompagné par son confesseur, monte sur l'échafaud, la dernière phrase que prononce le prêtre est celle-ci : « Fils de saint Louis, monte au ciel ! » Ce livre est aussi le journal intime d'un grand caractère, c'est pourquoi je l'ai écrit à la première personne. Parce que je voulais un saint Louis vivant : le retrouver en ses hésitations et en ses vibrations, et donc déposer le vitrail pour lui rendre son humanité. Cela m'a amené à enjambrer toute la littérature hagiographique des huit derniers siècles, pour aller au contact immédiat des chroniqueurs et des mémorialistes qui parlaient dans sa langue, avec les mots de l'époque et aussi avec les mots de saint Louis — c'est le premier roi dans l'histoire qui a parlé au quotidien.

— *En vous lisant, je me suis dit : quand Philippe de Villiers rêve, c'est en couleurs, il voit tout. On a une impression de vie extraordinaire.*

— Je ne suis pas historien, ni romancier, et je ne prétends pas être écrivain. Je n'ai écrit dans ma vie, en faisant appel aux ressources de mon imagination — en dehors d'une quinzaine d'essais — que des cinéscènes, de jour et de nuit, au Puy du Fou. Et c'est à partir de mon expérience de l'aventure du Puy du Fou que j'ai décidé d'écrire une « cinéscène littéraire » avec Charette, pour servir de base à un film, et dans la foulée, une « cinéscène littéraire » avec saint Louis. J'ai mis dans ma plume de l'encre 3D pour que chaque page respire de la respiration de saint Louis, et que le lecteur sente sa présence, et jusqu'à son haleine, tout près de l'âme du héros.

— *Vous le montrez « déposé de son vitrail » et néanmoins tout tourné vers Dieu, mais doutant et très touché par le problème du mal. Est-ce lui qui parle, ou est-ce vous ?*

— Je ne me serais pas permis de faire avec lui un emprunt forcé ! Et donc de lui prêter quoi que ce soit qui ne fût pas de lui. Il se trouve que saint Louis traverse la vie de deux manières simultanées ou successives. C'est un roi d'apogée, et c'est un roi d'échec et de souffrance.

Roi d'apogée : la flotte des cathédrales, l'expansion de la langue française, la gloire de l'université de Paris, la création de la Bibliothèque royale... Dans l'ordre du Bien, c'est l'émergence des ordres mendiants — des frères prêcheurs et des frères mineurs —, où il voit affleurer ce que les autres ne voient pas : il les favorise. Dans l'ordre du Beau, les cathédrales : il enlumine son royaume, comme le copiste au secret de son encre d'or, d'un tapis historié de léproseries, d'aveugleries, de maisons-Dieu, les Quinze-Vingts... Il crée le premier système de sécurité sociale. Enfin, dans l'ordre du Vrai, il a compris le génie intuitif des dominicains et des franciscains, qui deviennent les maîtres de sagesse de l'université de Paris, sur le thème : la foi éclaire la science, la science éclaire la foi. Il a donc compris qu'il ne faut pas que la foi se détourne de la science : au contraire, plus la foi va se rapprocher de la science, plus la science va grandir la foi.

— *Qu'est-ce qui lui permet d'élever la France aussi haut ?*

— Il est un roi visionnaire. C'est un roi qui prie, qui vit dans l'humilité, mais qui voit ce qui affleure et que les autres ne voient pas. Derrière l'Eglise possédante, il voit l'Eglise mendicante. Derrière la croisade, il voit la mission de conversion. Derrière l'art de gouverner, il voit le gouvernement des arts. Il le dit : « L'art de gouverner s'ordonne au gouvernement des arts. » Et il est le roi qui compose le nombre d'or d'un peuple croisé qui donne des ailes à la pierre. Il a vécu la césure entre le temps où l'on pensait que la fin du monde était proche : on s'enfermait dans des grottes — le roman — et le temps où on élève l'âme, où il y a deux manières de se croiser ; soit avec les ogives des vaisseaux renversés, soit en partant vers l'outre-mer. C'est le roi qui voit affleurer, derrière l'Etat féodal, l'Etat moderne. Il soustrait la loi nationale à la coutume. Il prend une ordonnance de 1254 pour la réforme des mœurs des baillis et des prévôts, au-dessus de la coutume seigneuriale. Il crée une monnaie nationale et soustrait la monnaie aux seigneuries, il interdit la circulation des esterlins anglais — il sait qu'une monnaie est une nation, et qu'une nation c'est une monnaie. Au-dessus des justices ecclésiastiques et des cours baronniales, il établit la justice royale. Il interdit les guerres privées et affirme le monopole de l'Etat sur le droit d'instaurer la paix et de faire la guerre. C'est un roi bâtisseur, un roi architecte, un roi législateur. Il ne laisse pas simplement les cathédrales et la Sainte-Chapelle, mais aussi l'édifice juridique sur lequel notre temps vit de la vitesse acquise.

Roi d'apogée...

Mais il y a aussi un roi d'échec, un roi de souffrance. Quand il est le roi d'apogée, il nous élève en ses ascensions royales, et nous tient la main en altitude. Il nous attire vers lui, parce qu'il a un charisme exceptionnel : physique et moral. Il mesure six pieds de haut — ce n'est pas Hollande ! Il surplombe toutes les assistances. Il a le chef inondé de blondeur, aux épis d'or ; comme sa grand-mère Isabelle de Hainaut, il a le sang-froid du Nord, et par sa mère le sang chaud de la Castille. Il dégage une aura comme Charlemagne et Alexandre. Mais quand il traverse la vallée des larmes, c'est nous qui reprenons la main, parce qu'en fait il nous ressemble. Il connaît le doute, il connaît l'échec — l'échec de la croisade.

Il connaît la maladie, toute sa vie. Il frôle la mort à plusieurs reprises. Il connaît aussi la rivalité et la jalousie familiales — c'est quand même dans la famille de saint Louis qu'il y a le plus bel exemple de ce que toutes les familles connaissent : la rivalité entre la belle-fille et la belle-mère, ce qui ne suffit pas à la béatification de tous les couples ! Entre Marguerite et Blanche de Castille, l'atmosphère est incroyable, à tel point que pour soustraire Marguerite à sa belle-mère, saint Louis l'emmène en croisade.

Il connaît la trahison ; la médiocrité, il la côtoie et il la dénonce ; c'est un homme blessé, écorché vif, toujours ; il a l'âme chétive et tentait le découragement ; et il connaît même la tentation de l'abdication. C'est sa femme qui le reprend, qui le relève et qui lui dit : « Vous êtes oint, *rex tristis, rex inglorius*, mais *rex in aeternum*. Vous êtes comme le *sacerdos, sacerdos in aeternum*. » Et le *sacerdos* est choisi par l'Esprit Saint. Le roi est choisi par Dieu : il est oint, donc il est choisi. *Christos...*

Dans la vie de saint Louis il y a une évolution. C'est un roi donné, parce que sa mère lui a expliqué qu'il n'y a qu'une seule sorte de noblesse, la noblesse donnée. Il deviendra un roi offert lorsqu'il recevra la couronne d'épines et qu'il voudra troquer sa couronne de puissance contre une couronne de souffrance. Puis il sera un roi hostie, et un roi christique. N'ayant pas pu libérer le Saint-Sépulcre, il choisit de mourir figuré au Roi des rois. Pour moi, le symbole le plus puissant de sa vie c'est de choisir de mourir comme un roi nomade, allongé à même le sol sur un lit de cendres, les bras en croix, comme les cisterciens ou le roi de Ninive, sous les remparts de Tunis. « Roi de poussière, tu retourneras à la poussière... »

Il n'est surhumain qu'en allant chercher au plus profond de lui-même son humanité. Quand il revient de la croisade — c'est un moment pour moi décisif — il se retire seul au palais, il fait cesser à Paris les débordements de réjouissances publiques pour son retour, qui ne s'accordent pas avec ce qu'il appelle les désenjouements de son âme, et il traverse « la nuit obscure de l'âme ». Il parle comme Job, il supplie : *Eli, Eli, lamma sabachthani* ; et il dit au Tout-Puissant : « Je suis né sous le signe des croix noires, c'était ma vie, la croisade ; comme celle

de mes pères. J'ai voulu approcher Jérusalem, j'ai voulu la sauver : je ne l'ai même pas vue, je ne l'ai même pas approchée. Est-ce une punition de mes hommes, ou une punition du roi de France ? » Il y a un moment de révolte, chez lui, qui est très poignant. Son premier geste quand il aborde Hyères au retour de la croisade, aura été d'aller à la Sainte-Baume, sur les reliques de Marie-Magdeleine, pour lui demander de mettre un baume spirituel sur sa plaie béante.

— *Il a instauré, imposé la justice, la prospérité en France, et en même temps il lâche son royaume pour aller à la croisade, qui sera son échec. N'est-ce pas une suprême imprudence, ou une magnifiquement folie, ou au contraire quelque chose de très raisonnable ?*

— J'y vois quelque chose de très raisonnable.

Cette question est en effet la plus importante. Il y a une double réponse. La première, c'est que saint Louis part deux fois en croisade vers la « Terre de promission » parce qu'il répond à un appel — un appel au secours. Ce sont les chrétiens d'Orient qui l'appellent. Il considère qu'il ne peut pas se dérober. Il n'abandonne pas ce qu'il considère comme une partie de la France : la France du Levant.

— *Pour cela on peut mettre son royaume en gage, dit-il.*

— Exactement. La deuxième réponse est plus profonde : il considère, ce faisant, que ce qu'il va secourir, c'est l'origine : l'origine des temps, et l'origine de la France, puisqu'il a reçu un message du pape le jour de son adoubement :

« La France a une mission dans le monde. Ce que la France ne fera pas, personne ne le fera à sa place. »

« Vous êtes la nouvelle tribu de Juda. » La France a une mission dans le monde. Ce que la France ne fera pas, personne ne le fera à sa place. Et donc pour saint Louis, aller vers le Saint-Sépulcre, aller en terre de promission, c'est être fidèle à la mission du successeur de David oint à Reims, c'est-à-dire sauver le royaume. Pour lui le corps du royaume est le domaine de France, qu'il garde en apanage comme un roi féodal : l'âme du royaume de France, c'est le Saint-Sépulcre. Il tourne son royaume vers le Golgotha. Il a une expression qui devrait faire réfléchir beaucoup d'*aggiornamentis*, égo-centrés, adeptes du psychologisme : il veut *orienter* son royaume, c'est-à-dire le tourner vers l'Orient. C'est de saint Louis que datent les verbes « orienter », « désorienter » et les expressions « être orienté », « être désorienté ». Ce n'est pas un roi nombrique, il est orienté, c'est-à-dire christocentré, comme toutes les églises du Royaume et comme tous les autels. Et il pense que la France mourra si elle est désorientée.

Je vous fais là la réponse de quelqu'un qui a étudié la pensée de saint Louis en profondeur, et je ne peux pas laisser passer ce qui a été dit pendant des siècles : « C'est dommage, saint Louis a commis des erreurs — la croisade. » Non, il n'a pas commis d'erreur ; il avait compris qu'une part essentielle, sinon la part essentielle du royaume de France, la part invisible, la part métaphysique, était le Saint-Sépulcre. Et que si on abandonnait la croisade, on abandonnait le Golgotha.

— *C'est vrai du royaume, est-ce vrai de la France ?*

— C'est la même chose.

Si la France était fidèle à sa mission, elle n'abandonnerait pas les chrétiens de Syrie. Et avant de faire le Printemps arabe, elle réfléchirait à deux fois aux conséquences sur les derniers Francs, les Maronites, les Coptes, les premiers chrétiens. S'il y a dans l'histoire des liens de parenté spirituelle, charnelle, si on y croit comme on croit aux familles et aux mesnies, alors il y a dans l'ADN de la politique étrangère de la France quelque chose de saint Louis, qu'on l'appelle croisade ou autrement. Il est symptomatique qu'aujourd'hui, la France vive dans une nouvelle idéologie — celle du mondialisme et du multiculturalisme — et que toute la chrétienté ait adopté cette idéologie. Aujourd'hui, la grande religion mondiale, c'est le multiculturalisme, et les nations sont en train de mourir. Le multiculturalisme, c'est l'impératif catégorique supérieur. C'est Lampedusa.

— *Ce roi est donc canonisé aussi en tant que politique ?*

— Il a été canonisé, non pas « aussi », mais surtout en tant que politique. Il a été canonisé pour deux raisons ; la première, c'est qu'après sa

mort, il a fait des miracles : soixante-sept, notamment à Saint-Denis autour de son cercueil. Et la deuxième raison, c'est qu'il a été canonisé comme saint laïque ayant parfaitement accompli son devoir d'état.

C'est une vision moderne et une déformation de l'histoire que de comparer croisade et djihad. Le djihad est une guerre de conquête ; la croisade est une guerre de re-conquête, exactement à l'espagnole, avec la bataille de Las Navas de Tolosa, où son grand-père maternel, Alphonse VIII, repousse pour la première fois les Maures parce qu'ils ne sont pas chez eux en Espagne. Dans l'esprit de saint Louis, la croisade n'est pas une guerre de colonisation : c'est une guerre de légitime défense.

Maintenant, pourquoi l'échec ? J'ai posé cette question à des théologiens qui m'ont donné la réponse suivante : Dieu guide les hommes mais il permet tout. Si vous partez avec une mauvaise armée combattre une armée plus forte, c'est votre problème. Il ne faut pas s'étonner de perdre la bataille. Saint Louis commet des erreurs tactiques, il les accumule. Il les paie.

— *A propos du saint Louis des croisades, aviez-vous un œil sur le monde moderne, sur l'actualité ? Les rapports de saint Louis avec l'Islam peuvent-ils nous éclairer aujourd'hui ?*

— La réponse est oui — deux fois oui. L'actualité de saint Louis s'est imposée à moi : l'actualité de la contradiction entre le christianisme et l'Islam. Le conflit n'a pas perdu de sa vérité nue, l'Islam et le christianisme sont incompatibles. Saint Louis le sait ; il reçoit cette vérité en héritage ; il vit avec cette contradiction et donc la nécessité d'affirmer sa religion, qui n'est pas l'Islam.

J'ai reconstitué notamment l'entrevue avec la sultane d'Egypte Chagarett-Eddor, surnommée « Arbre aux Perles », dans son cachot, dans son djoub. C'est un moment extraordinaire qui est très peu raconté par les historiens. Les Mamelouks de la Halca assassinent le sultan, Malek-Maadam. Et voilà que l'intérim est assuré par une femme, ce qui en islam est une aberration. Cette femme est superbe, sublime, c'est une ancienne esclave arménienne — ceci explique cela. Et bien qu'elle n'ait pas de souvenirs, il y a probablement quelque chose en elle qui rappelle son ascendance chrétienne. Saint Louis est tellement respecté qu'on l'appelle le roi des rois terrestres — le roi nazaréen. Ce sont les Mamelouks qui suggèrent à Chagarett-Eddor d'aller le voir pour lui demander s'il accepte de devenir le sultan d'Egypte.

Saint Louis se souvient de la phrase du Charlemagne des Sarrasins, Saladin, qui dit qu'un bon chrétien ne peut pas devenir un bon musulman et qu'un bon musulman ne peut pas devenir un bon chrétien. Le dialogue s'engage de la manière suivante : la sultane cherche à enfouir la vérité sous la nécessité du moment dans une vue consensuelle et œcuménique des deux religions. « *Nous avons un Dieu unique, la naissance virginale du Christ, la Sainte Vierge qui est honorée...* » Lui l'écoute, et retourne à l'essentiel : l'essentiel, c'est Jésus-Christ. Il lui dit : « Pour vous, qui est Jésus-Christ ? » Elle lui répond : « Un prophète. » Voilà le problème. Toute la discussion va tourner autour de Jésus-Christ, prophète : saint Louis met le doigt sur la difficulté, sur l'impossible dialogue entre les deux religions. Les chrétiens peuvent dialoguer avec des musulmans, bien sûr. C'est mon cas avec ce livre tous les jours : je reçois beaucoup de lettres de musulmans. Mais le dialogue entre le christianisme et l'Islam est soit un simulacre, soit un mensonge. Pourquoi ? « Arbre-aux-Perles » explique à saint Louis que Jésus-Christ n'a pas été crucifié et que jamais, il n'est ressuscité. A partir de là, on peut avoir des points de convergence périphériques, c'est tout.

Chose intéressante : saint Louis est respecté à raison de l'affirmation de ses convictions. Il n'est pas respecté parce qu'il pratique la *taqfiya* à la chrétienne, c'est-à-dire la dissimulation, mais justement parce qu'il apparaît comme le bouclier de la *christianitas*, en toute vérité.

Un autre point décisif de la conversation, c'est lorsqu'elle lui demande pourquoi il ne veut pas être sultan, alors qu'on accepte qu'il soit un sultan chrétien. Il refuse, à cause de l'*oumma*. Parce que dans l'Islam, l'*oumma*, c'est la communauté musulmane. Celle-ci est appelée à assimiler non seulement le Dar-el-Islam mais le Dar-el-Harb — le territoire de l'Islam, là où il est

sur son "Roman de saint Louis"

déjà, et le territoire où il sera demain, le territoire de la guerre. Et donc saint Louis, qui comprend vite, se dit : « Si je suis sultan d'Égypte, j'aurai peut-être un jour à imposer l'islam à la France. Moi le roi oint, successeur de David dans l'arbre de Jessé. C'est impossible. »

— *Mais comment avez-vous reconstitué ce dialogue ?*

— J'ai travaillé avec les archives qui étaient enfouies depuis des siècles parce qu'elles n'intéressaient personne. Et notamment les archives du Caire. Quand j'ai découvert cette conversation entre Chagarett-Eddor et saint Louis, j'ai cherché dans tous les livres d'histoire depuis le XVII^e siècle – Le Nain de Tillemont, etc. Pas un mot ! J'ai découvert ce que les chroniqueurs arabes, qui sont à la fois précis et respectueux de saint Louis et de la vérité historique, racontent. Par bribes, j'ai pu reconstituer l'ensemble.

Ce que j'ai découvert chez saint Louis, c'est que son but n'est pas de faire la guerre aux musulmans. Son but n'est pas militaire. Le but de saint Louis est le même que celui de saint François d'Assise qui l'a influencé : il veut convertir les mahométans. Il veut les détourner de l'Al-Coran pour les amener au Nouveau Testament. Deux anecdotes sont l'illustration de ce but. Première illustration : quand il rencontre la sultane, elle lui dit : « Vous n'allez pas bien, c'est parce que vous êtes prisonnier. » Et il répond : « Non, je ne vais pas bien parce que je n'ai pas atteint mon but, ce que je désire. » Elle demande : « Que désirez-vous ? » Elle qui est sublime... Elle s'attend à une autre réponse que celle qu'il lui fait : « Je désire votre âme, et celle de votre peuple. »

Deuxième illustration. Pourquoi choisit-il Tunis pour sa deuxième croisade ? Je me suis interrogé pendant des mois et des mois... Il choisit Tunis parce qu'il a un message de son sultan, Mohamed Mostanser, lui disant : « Je voudrais être chrétien. » Devant ses chevaliers incrédules, et qui pouffent de rire – y compris son frère Charles d'Anjou – il dit : « Nous allons à Tunis parce que nous allons retrouver l'Afrique de saint Augustin : ils vont se convertir. »

Coup de génie de saint Louis : quand il est à Chypre, puis à Acre, il envoie Guillaume de Rubrouck, dominicain, pour convertir les Tartares, en Tartarie. Et il envoie André de Longjumeau, un autre dominicain, pour convertir le Vieil de la Montagne, le chef des Ismaéliens. Cela veut dire qu'il a compris que la langue de feu des apôtres irait plus loin que le feu grégeois de ses arbalétriers.

— *En soi l'idée n'est pas absurde puisque les Espagnols et les Portugais allant en Amérique convertissent un continent !*

— Oui, mais au XVI^e siècle. Avec saint Louis, on est au XIII^e siècle. Siècle de la chevalerie, qui croit que Dieu s'exprime à travers l'épée. Par exemple : en justice, celui qui sort vainqueur du duel, Dieu l'a désigné pour détenir la vérité. C'est saint Louis qui interdit la bataille judiciaire ; « Bataille n'est pas de droit », dit-il. Cela fait un scandale ! Saint Louis est un visionnaire parce que, derrière la croisade, il voit affleurer et il favorise la mission de conversion.

— *Mais c'est sa mère, Blanche, qui l'y pousse.*

— Exactement. Toute l'histoire de saint Louis, de ce point de vue-là, est liée à l'histoire de sa mère. Sa mère est espagnole, elle est très admirative de Dominique de Guzman, espa-

gnol, qui meurt en 1221. Tous les matins, elle emmène à pied le petit Louis de Poissy au couvent de Saint-Jacques. Très tôt, il rencontre de jeunes moines dominicains, qui appartiennent à cette mouvance qui a introduit une novation fondamentale, une rupture totale du point de vue apostolique. C'est très important, car saint Louis veut devenir un roi mendiant.

Chez les ordres mendiants, il y a trois révolutions dans la même. D'abord, le retour à la pauvreté évangélique. Une bure, un crucifix, la mendicité. Dans une Eglise possédante, où les évêques sont des barons de la crosse, où les moines ont des vassaux et des sujets, où elle se laisse aller bien trop souvent à la séduction des

“ Pour saint Louis le pouvoir est un service, aujourd'hui il est une consommation. ”

biens terrestres. C'est leur premier coup de génie : la mendicité et la haute frugalité, la réponse aux Cathares. Les Cathares fascinent, parce qu'ils sont pauvres, donc ils sont vrais. De purs esprits.

Mais la mendicité, alors, choque, parce que la mendicité, c'est la paresse : on travaille de ses mains, on travaille de la terre. Il n'y a pas d'autre labeur.

Deuxième rupture : un moine est fait pour être cloîtré. Eux, ils sont ex-claustres. A cette époque, ce sont des moines, comme Matthieu Paris, qui choisissent d'avoir comme cloître la Meuse, l'Escaut et l'océan. Ils sont dans la rue...

La troisième rupture est la plus fondamentale : ces moines choisissent la pauvreté évangélique mais aussi la pauvreté savante. Leur labeur consiste à éclairer, à amener la science, donc à apporter des réponses à l'université de Paris. Ils en deviennent les maîtres de sagesse. Derrière cette frugalité, il y a une immense richesse : intellectuelle et spirituelle. Quand saint Louis demande à saint Thomas d'Aquin pourquoi l'université de Paris a cinquante ans d'avance, comme tout le monde le dit en Europe – Alexandre de Halès, l'université d'Oxford... – il répond : « Parce qu'il n'y a qu'à Paris que la liberté a donné l'hospitalité à la raison. »

Il est d'ailleurs fascinant de voir qu'on appelle les franciscains « Cordeliers » à cause de la rue où ils habitent, et les dominicains, « Jacobins » à cause du couvent de Saint-Jacques. Par dérision, les révolutionnaires en 1789 appelleront leurs deux principaux clubs « Cordeliers » et « Jacobins ». Ce qui veut bien dire que la Révolution est une religion contraire, une religion corrompue.

— *Un autre aspect sur lequel vous insistez beaucoup, c'est la manière dont saint Louis – qu'on honore sur les autels ! – s'oppose à la papauté, pour imposer cette distinction entre le temporel et le spirituel.*

— Le contexte historique est celui-ci : il veut partir à la croisade. Pour lui c'est une guerre de civilisation. Il est consterné d'apprendre que le pape, lui, mène ce qu'il appelle « une autre croisade », qui lui paraît beaucoup plus importante que celle de saint Louis, contre l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Saint Louis a eu des

difficultés avec ce dernier ; il a même protégé les évêques français lorsqu'ils ont été convoqués à un concile, en Italie, en expliquant dans une lettre à Frédéric II : « Le royaume de France n'est pas si affaibli qu'il puisse se laisser mener à vos éperons. »

Mais là, sur le conseil de sa mère, il convoque à Cluny le pape qui est réfugié à Lyon à la suite de son conflit avec l'empereur. Pourquoi ? Pour tenter une médiation, une réconciliation avec Frédéric II que le pape, au concile de Cluny, a fait déposer. Saint Louis dit au pape : « Vous n'êtes pas là pour déposer les empereurs et les rois. » Et le pape lui répond : « Vous ne semblez pas connaître l'allégorie des deux luminaires : le sacerdoce est comme le soleil qui brille de sa propre lumière, et le pape, elle, ne brille que d'une lumière empruntée. » Saint Louis lui répond que son allégorie est fautive parce que le temporel est autonome par rapport au spirituel : la grâce supplée ou sublime, elle ajoute à la nature, mais ne remplace pas la nature. Le surnaturel ne tue pas le naturel. Et il ajoute : « Je vous obéis dans tous les domaines qui touchent à la foi, mais je ne reconnais aucun supérieur au temporel dans mon royaume. » Ce faisant il définit les bornes du temporel et du spirituel. Avec subtilité : ils ne peuvent pas s'ignorer : ils s'irriguent l'un l'autre. Mais ils ne peuvent pas non plus se confondre, soit que le temporel l'emporte sur le spirituel, soit que le spirituel l'emporte sur le temporel. A l'époque, la tentation du pape est la théocratie. Saint Louis, avec une finesse d'analyse et une force de caractère sans doute inspirées par les dominicains, a l'esprit clair sur cette question.

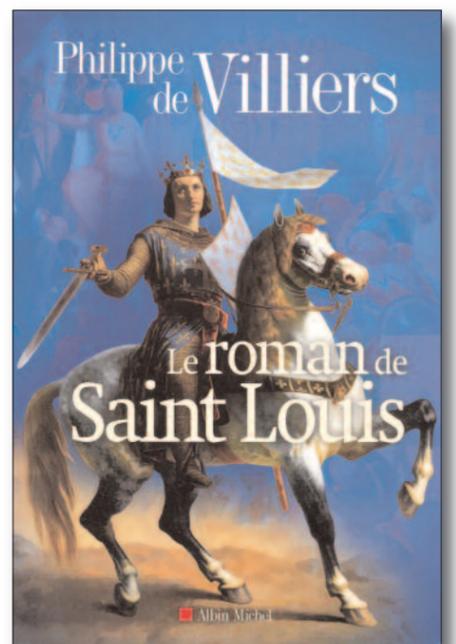
— *Il a réfléchi à son pouvoir ?*

— Oui. Il a été très marqué par ses deux grands-pères, qui lui ont transmis chacun une leçon. Philippe-Auguste lui a dit : « Souviens-toi de Bouvines : protège les pauvres, ils te protégeront. » Et Alphonse VIII de Castille, vainqueur de Las Navas de Tolosa en 1212, lui a appris : là où est l'islam, il est conquérant. Et sa mère lui dit cette chose extraordinaire qui est même la fine fleur de la civilisation : « N'oubliez jamais, mon fils, que vous appartenez aux deux cités : que vous êtes dans la cité terrestre le suzerain de vos sujets, et que vous êtes dans la cité céleste le serviteur de vos serfs. » C'est l'égalité des enfants de Dieu. « Vous devez concilier la monstrosité de la dérobée, le dépouillement et la majesté. » C'est tout l'art d'un roi de faire à la fois la différence et l'harmonie.

— *On arrive là à la dimension familiale de sa vie, puisqu'il est influencé, il est préparé au pouvoir, il a dans son entourage sa mère qui a été régente, avisée ; il a une femme alliée à tous les grands pays d'Europe et qui a aussi sa propre ambition. Cela apporte un équilibre. Peut-on trouver un équilibre politique sans cette préparation et sans cette dimension humaine très profonde qu'a connues saint Louis ?*

— Je crois que la vie de saint Louis porte un enseignement sur lequel il est utile et même nécessaire de méditer : plus que tous les contre-pouvoirs institutionnels inventés par les légistes et les juristes depuis huit siècles – contre-pouvoir à l'autorité pour éviter qu'elle ne soit absolue – il y a dans la nature, et dans la nature des choses, deux contre-pouvoirs décisifs qui donnent à l'autorité son sens et sa modération. Et qui s'inscrivent tous les deux non pas dans l'espace, non pas dans la loi, ni dans le corpus juridique, mais dans la conscience et dans le temps. Ces contre-pouvoirs sont d'une puissance inouïe, et ils n'accordent à l'autorité qu'une marge de manœuvre très étroite.

Le premier, qui inscrit le roi dans le temps, c'est la famille. Lorsque saint Louis est adoubé, à l'âge de douze ans, il a déjà compris qu'il est trois fois débiteur : débiteur du temps présent, du temps passé et du temps à venir. Donc, il doit être à la hauteur de l'héritage reçu de Philippe-Auguste, ou du « lion pacifique » Louis VIII. Il est le débiteur de tous les Dauphins à venir. Il emprunte l'instant de sa vie, le royaume, à ceux qui l'ont construit ou qui le construiront demain. Cela donne à la conscience du roi une charge morale considérable. Il doit rendre à la France un royaume aussi grand, aussi prospère, aussi pacifique que celui qu'il a trouvé. Toute faute rejaillira sur ses ancêtres et sur ses héritiers. Ce faisant, il bénéficie de six cents ans de savoir-faire diplomatique – depuis Clovis. Il est le débiteur de toutes les mesnies qui ont précédé sa mesnie, il les reçoit et les assimile à la manière d'un vieux chêne qui ajoute un cercle par an à sa croissance. Le pouvoir, lorsqu'il est familial, donne au temps une dimension de devoir moral infiniment supérieure aux caprices de l'instant.



Le deuxième contre-pouvoir, la deuxième limite au pouvoir est évidemment le *nisi potestas a Deo*, le lien entre le pouvoir et le sacré. Le roi est oint, et donc il sait – je cite saint Louis – que lorsqu'il juge, il sera « jugé par le Juge qui juge toute justice. » Comme contre-pouvoir, c'est autre chose que le Conseil constitutionnel de M. Jean-Louis Debré...

— *Avez-vous aimé saint Louis à travers ce livre ? Vous est-il devenu proche ? Vous êtes-vous projeté en lui ?*

— Je ne me suis pas projeté en lui, ce serait présomptueux.

— *Je voulais dire : sur le plan de la sympathie.*

— Mon compagnonnage avec le roi éternel m'a mis en danger de familiarité, je n'y ai pas cédé pour garder envers lui mon admiration et pour pouvoir remonter ensuite le vitrail à la même hauteur.

— *Y a-t-il chez saint Louis une leçon pour la politique aujourd'hui ?*

— Oui, sur la légitimité. Pour saint Louis le pouvoir est un service, aujourd'hui il est une consommation. Saint Louis cherche à faire le bien ; les politiciens cherchent à faire carrière.

— *Ce livre éclaire-t-il un tant soit peu votre vie, aussi bien dans ses réussites que dans ses échecs ? Vous dites-vous : « Si j'avais écrit ce Saint Louis avant d'entrer en politique, j'aurais agi autrement » ?*

— Non... Il y a un temps pour tout dans la vie. Et je ne regrette rien de ce que j'ai fait, rien, y compris mes échecs, qui sont plutôt pour moi des sujets de fierté. J'ai échoué parce que je ne me suis pas coulé dans le moule. J'ai refusé le marketing, la segmentation, le *démas*. Pour moi, les échecs sont les points forts de ma vie. Mais à un moment donné il faut en donner l'interprétation. Quand la maison s'écroule il faut aller chercher le mur porteur ; et le mur porteur de la France, c'est saint Louis.

Je pense qu'aujourd'hui le roi est nu. La *potestas* est partie à Bruxelles, l'*auctoritas* dans les médias et dans les agences de communication. Donc, il n'y a plus de pouvoir, il n'y a plus de politique, la politique est morte. Tout le monde croit qu'on est en démocratie. Non ; nous sommes en oligarchie. Tout le monde croit que le pouvoir est encore à Paris ; non, il est à Bruxelles, à Francfort, à l'OTAN, à l'OMC. Il n'y a plus de pouvoir et il n'y a plus d'aura, il n'y a plus de pouvoir symbolique, il n'y a plus rien. C'est la fin d'un grand cycle. Je suis porté par l'intuition plus que par le calcul : j'ai cru devoir écrire *Charette*, puis *Saint Louis*, et je me suis aperçu que leur résonance correspond à un moment privilégié où les gens écoutent, lisent. Pourquoi tant de gens lisent-ils ce livre ? C'est qu'il y a une inquiétude, un désarroi, voire une détresse. On est quand même dans les premiers temps de l'humanité où la loi naturelle et la loi positive ne coïncident plus – ce que saint Thomas caractérise comme un régime illégitime. Et donc, pour vous répondre complètement, dans la vie d'un homme public se trament plusieurs vies. J'ai eu une vie d'entrepreneur, de créateur – le Puy-du-Fou – ; une vie de gouverneur territorial, d'homme politique ; et d'écrivain. Le passage de la politique à la métapolitique est une urgence : parler aux gens avec l'autorité morale qui vous reste de l'expérience que vous avez derrière vous. Etre des donneurs d'alerte. Je pense que ce livre est plus utile que n'importe quelle gesticulation électorale. C'est une élection d'amour. De la France.

Propos recueillis par Jeanne Smits

